

Habitat partagé, vieillissement et féminisme

Juliette Rennes, maîtresse de conférences à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS), travaille sur la sociologie du genre et de l'âge. Elle nous éclaire sur ce qui fonde la maison des Babayagas, cet habitat alternatif, social et féministe créé en 2012, à Montreuil.

Propos recueillis par Françoise DUMONT, présidente d'honneur de la LDH

Françoise Dumont : vous connaissez bien la maison des Babayagas, ce projet d'habitat partagé pour séniors. Pouvez-vous nous le présenter ?

Juliette Rennes : j'ai surtout connu la maison des Babayagas entre le moment où les travaux de réalisation du bâtiment ont commencé, en 2011, à Montreuil, et le décès, en 2016, de l'une de ses principales conceptrices, Thérèse Clerc. En 2012, Thérèse m'avait enrôlée dans l'animation de certaines activités hébergées à la maison des Babayagas. Ces activités étaient rassemblées sous le nom d'Unisavie, l'Université du savoir des vieux, parfois aussi appelée « l'Université du savoir vieillir autrement ». Il s'agissait de produire et partager des connaissances sur le vieillissement et de forger des outils pour lutter contre la stigmatisation de la vieillesse, l'âgisme.

Je ne crois pas que le projet des Babayagas puisse être défini comme un habitat partagé pour les « séniors ». C'est un mot que Thérèse Clerc évitait volontairement ; d'elle-même, elle préférait dire qu'elle était vieille : je crois qu'elle se méfiait des termes qui trahissent une crainte de parler de la vieillesse, comme si c'était un attribut honteux ou effrayant. Parler des « séniors », c'est à la fois s'adresser à une population catégorisée par son âge élevé, tout en niant en même temps cette caractéristique ; c'est un terme d'ailleurs très lié au marketing ciblant les retraités et à la « silver économie ».

En fait, dans toutes les actions menées, encore aujourd'hui, par les Babayagas pour changer le regard sur la vieillesse, il y a deux principes qui peuvent sembler contradictoires, mais qui sont en fait convergents : d'une part, lutter contre l'injonction à dissimuler son vieillissement comme un stigmate et assumer, au contraire,

l'âge que l'on a ; d'autre part, ne pas se laisser entièrement définir par son âge, c'est-à-dire par les stéréotypes sur les conduites et les pratiques censées être celles de telle ou telle tranche d'âge. La formule : « Vieille, et alors ? » résume bien cette ligne d'action⁽¹⁾. Le projet initial des Babayagas raconté par Thérèse Clerc, c'était surtout l'idée de former un habitat partagé pour des femmes retraitées, féministes et se connaissant entre elles. S'il fallait le qualifier en termes militants, on pourrait parler de « communauté intentionnelle », un collectif qui vit selon un ensemble de règles, en marge de la société dominante, en s'appuyant sur un socle de valeurs partagées : le féminisme, l'entraide, la solidarité, l'éco-logie, l'autogestion... L'idée était que l'habitat lui-même serait non mixte mais qu'il y aurait des espaces et des activités mixtes, ouverts à tout public. Finalement, la maison des Babayagas, inaugurée en 2012, s'est un peu éloignée du projet initial, car les financeurs publics ne voulaient pas de la non-mixité : ainsi, même si la grande majorité des locataires sont des femmes retraitées, l'espace a été créé comme un habitat intergénérationnel et mixte ; les appartements ont un statut de logement social.

« Il y a deux principes qui peuvent sembler contradictoires, mais qui sont en fait convergents : d'une part, lutter contre l'injonction à dissimuler son vieillissement comme un stigmate et assumer, au contraire, l'âge que l'on a ; d'autre part, ne pas se laisser entièrement définir par son âge, c'est-à-dire par les stéréotypes. »

(1) « Vieilles, et alors ? Agisme, ménopause et normes de genre : la rage des cheveux blancs », « Un podcast à soi » (n° 14), décembre 2018. Emission en ligne sur Arte radio (www.arte-radio.com).

(2) Lynne Segal, *Out of Time: The Pleasures and Perils of Ageing*, London, Verso, 2014.



© DR

Pour Thérèse Clerc, l'une des principales conceptrices de la maison des Babayagas, la retraite était tout sauf une mise en retrait, le fait d'être en marge du système de production et de reproduction permettant d'être une voix critique et libre. Elle a montré qu'on pouvait être vieille, désirante et contestataire...

Pourquoi le projet initial était-il non mixte ?

Il y avait d'abord l'idée que les femmes étant plus nombreuses parmi la population la plus âgée et la plus précaire de la société, il y avait urgence à créer des initiatives les concernant. Une autre raison tenait aux règles de la vie collective, avec l'idée qu'un investissement mutuel, solidaire et égalitaire dans les activités domestiques et dans le soin aux autres (y compris le soin intime si nécessaire : toilette, habillage, etc.) risquait d'être difficile à organiser entre femmes et hommes, à la fois pour des raisons de pudeur, mais aussi pour des raisons d'éducation et de socialisation différencierées. Thérèse et ses copines craignaient que la division traditionnelle des rôles de genre ne revienne au galop, les femmes se chargeant du « sale boulot » domestique et du « care ». On peut espérer que les vieux de demain ou d'après-demain, ceux nés, justement, après les années 1970, auront moins pris l'habitude de déléguer aux femmes l'ensemble des activités de soin, de ménage et de soutien affectif envers les proches parents ou enfants, même si l'on sait que la parité dans ce domaine est loin d'être atteinte en 2019...

Comment expliquer la notoriété des Babayagas ?

Il y a eu plusieurs documentaires et publications sur les Babayagas, et en particulier sur Thérèse Clerc, qui a aussi donné beaucoup d'entretiens et de conférences. Mais cette notoriété reste très relative : la maison des Babayagas est (un peu) connue en région

parisienne, un peu moins dans le reste de la France et encore moins dans les autres pays européens. Il existe d'ailleurs toutes sortes de habitats partagés en Allemagne, en Grande-Bretagne, en Belgique.

L'un des éléments qui expliquent la relative notoriété du projet des Babayagas est son ancienneté et sa relative longévité, justement en tant que « projet » : depuis sa présentation en 1998 au maire de Montreuil, le projet a rencontré divers obstacles politiques : il a mis finalement quatorze ans à se concrétiser. Pendant toutes ces années, Thérèse Clerc a compris qu'il fallait créer des événements, diffuser son message pour que le projet ne soit pas enterré. Avec son énergie, son discours militant très articulé, évoquant sans tabou des « *plaisirs et des risques de l'avancée en âge* », selon les mots de la féministe britannique Lynne Segal⁽²⁾, elle attirait l'attention des médias. Avec quelques autres militantes et militants, Thérèse Clerc diffusait une image de la vieillesse aussi éloignée des éloges lénifiants sur la « *sagesse* » de « nos aînés » que du discours dominant qui assimile vieillissement et déclin. Pour elle, la retraite était tout sauf une mise en retrait : un moment de politicisation, où le fait d'être en marge du système de production et de reproduction permettait aussi d'être une voix critique et libre. Elle a montré qu'on pouvait être vieille, désirante et contestataire. Il y a eu d'ailleurs un peu le même phénomène aux Etats-Unis, il y a plus de trente ans, avec la médiatisation de la militante Maggie Kuhn, au tournant des années 1970-1980. C'était une féministe

«On pourrait parler de "communauté intentionnelle", un collectif qui vit selon un ensemble de règles, en marge de la société dominante, en s'appuyant sur un socle de valeurs partagées : le féminisme, l'entraide, la solidarité, l'écologie, l'autogestion...»

pro-Etat social, pacifiste, antiraciste et écologiste qui avait fondé l'association anti-âgiste des Grey Panthers en 1972 et qui utilisait elle aussi volontiers la provocation. Cette association, qui avait des comités locaux dans toutes les grandes villes des Etats-Unis au milieu des années 1970, a par exemple piloté des enquêtes sur les conditions de vie dans les maisons de retraite et fait avancer la lutte contre les stéréotypes sur les vieilles et les vieux dans les médias.

En quoi le vieillissement se vit différemment lorsqu'on est une femme ?

La façon dont les personnes avancent en âge dépend bien sûr de l'ensemble de leur trajectoire biographique ; il n'y a donc pas deux façons identiques de vivre le vieillissement, puis la vieillesse. Mais il existe, malgré tout, des traits communs dans les expériences qu'ont les femmes du vieillissement. Ces traits communs tiennent notamment au regard social qu'on porte sur elles : le passage de la cinquantaine, notamment, reste vu comme plus significatif du vieillissement pour les femmes que pour les hommes.

Il y a une forme de paradoxe car, d'une certaine manière, avec les progrès du salariat féminin et de la contraception, la plupart des femmes dites ménopausées ne voient pas spécialement leur vie changer : elles travaillent et continuent de mener toutes leurs activités, celles qui sont en couple continuent d'avoir des rapports sexuels (ce qui était beaucoup moins le cas dans les années 1950, d'après les enquêtes nationales sur les comportements sexuels) ; de nombreuses femmes ne ressentent même aucun symptôme particulier lié à la cessation de leurs activités ovariennes. Malgré cela, en relation avec cet imaginaire encore prégnant qui associe séduction féminine et fertilité, les femmes de plus de 45, 50 ans sont considérées comme ayant perdu leur valeur symbolique et «marchande» dans de nombreux secteurs professionnels : comédiennes, danseuses, hôtesses d'accueil, serveuses, chargées de communication, présentatrices, journalistes et animatrices TV... Les métiers très féminisés liés aux soins du corps et à la beauté (esthéticiennes, coiffeuses...) emploient également très peu de personnes de plus de 50 ans.

Il y a donc des discriminations liées à l'âge, notamment professionnelles, qui touchent spécifiquement les femmes de plus de

50 ans. Lorsqu'elles sont séparées ou veuves, elles ont aussi plus de difficulté à se remettre en couple avec des hommes de leur âge, ces derniers ayant tendance à rechercher des femmes plus jeunes. Cependant, plusieurs travaux soulignent que si la cinquantaine est en règle générale moins problématique pour les hommes – ils ne sont alors pas vus comme vieux –, la retraite et l'avancée dans le grand âge changent la donne. Les hommes sont en moyenne beaucoup plus confrontés à la dépression que les femmes, après la retraite. De façon générale, pour les femmes, la conscience de vieillir et l'attention aux dimensions corporelles de l'avancée en âge commencent de façon très précoce, presqu'au moment de l'entrée dans l'âge adulte, car elles sont incitées très jeunes à se préoccuper de leur apparence corporelle et de leur «horloge biologique» ; les hommes, eux, se vivent davantage et plus longtemps comme sans corps : la confrontation à un corps qui montre des signes de fragilité et de vulnérabilité et la découverte de se voir vieillir dans le regard des autres surviennent en général plus tard ; elles sont aussi davantage vécues comme un choc.

Dans quelle mesure peut-on dire qu'on vit dans une société âgiste ?

Il y a eu des représentations ambivalentes de la vieillesse à toutes les époques, mais dans une société comme la nôtre, une société postfordiste fondée sur une logique de compétitivité et d'innovation, et prise dans un mouvement d'accélération des changements techniques, sociaux et culturels⁽³⁾, la vieillesse est presque systématiquement assimilée à un «problème», un problème dans le monde du travail, car les vieilles et les vieux freineraient l'innovation, un problème de coût pour les finances publiques, les personnes «actives» ayant la charge des retraites des «inactifs»... Alors que, soit dit en passant, ces inactifs font de nombreuses activités qui ont, dans d'autres contextes, une valeur marchande (par exemple s'occuper de petits-enfants, être bénévole dans une association...). La vieillesse est aussi censée être un problème individuel pour celles et ceux qui, en avançant en âge, doivent le considérer comme tel et cacher leurs marques de vieillissement en restant jeunes. Pourtant à ce jour, on n'a pas trouvé d'autre moyen de vivre longtemps que de vieillir. Or, la plupart des gens, même si certains disent, étant jeunes, qu'ils préfèrent se suicider que de vieillir, préfèrent finalement vivre vieux.

Il faut donc changer le rapport individuel et collectif à cette période de la vie, ce qui conduit à repenser la place de la fragilité, de la vulnérabilité, de la lenteur, dans nos sociétés, et à interroger les clivages qu'on associe, à tort, à l'opposition jeunesse/vieillesse : activité *versus* inactivité ; autonomie *versus* dépendance, performance *versus* incapacité, etc. Il faut aussi introduire une autre approche de la vieillesse dans la formation scolaire, tout comme on a repensé la place des questions de genre dès l'école primaire. Pour de nombreuses raisons bien fondées, avancer dans la vieillesse peut être source de souffrance et de douleur, mais une partie des problèmes auxquels on est confronté quand on est vu comme vieux ou vieille – la négligence ou le défaut de soin à l'hôpital, la maltraitance dans une partie des Ehpad, les comportements paternalistes de l'entourage, l'exclusion implicite ou explicite de toute une série d'activités, l'isolement et la ségrégation dans des espaces coupés du reste du monde social... – tiennent bel et bien à l'âgisme, plutôt qu'ils ne sont liés fatidiquement à l'avancée en âge. ●

(3) Voir sur ce point : Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte, 2010 (traduit de l'allemand par Didier Renault).